Zeitschrift: Archives héraldiques suisses = Schweizerisches Archiv für Heraldik = Archivio araldico Svizzero

Herausgeber: Schweizerische Heraldische Gesellschaft

Band: 38 (1924)

Heft: 1

Artikel: Les commandeurs de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Mulhouse

Autor: Meininger, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-746494

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dort findet sich auch der genannte Schild mit dem « Wappen des Stiftes St. Peter ».

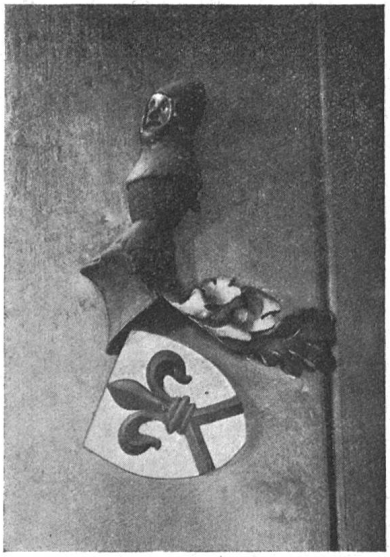

Fig. 9.

Beachtenswert ist bei den Mannsrümpfen, welche die Helmzierden der Wappen Murer, v. Efringen und Mosshart bilden, die modische Taille, die selten vorkommt und zur Datierung der Werke wichtig ist. Was dieselbe anbelangt, so lässt sich nichts Bestimmtes sagen. Die Schilde des « Stiftes St. Peter », der « Crivelli » (?) und der « Böckzli » scheinen zu Beginn des 15. Jahrhunderts entstanden zu sein, während die Vollwappen Murer-Murer, v. Efringen-v. Lauffen, Störkler und zem Angen-Mosshart kaum vor der Mitte des Jahrhunderts entstanden sein dürften. Merkwürdig ist, dass auf den Stammbäumen der Geschlechter, welche in W. Merz, Burgen des Sisgaus, gegeben sind, sich keine passenden Allianzen finden. Auch Chr. Wurstysen gibt in seinem Wappenbuch nur eine Notiz, die man auf die Wappen beziehen könnte : er erwähnt eine Agnes von Lauffen, welche 1506 als Witwe des Ritters Bernhard von Efringen noch lebte.

Quellen : Kindler v. Knobloch, Oberbadisches Geschlechterbuch. — W. Merz, Die Burgen des Sisgaus. — E. F. v. Mülinen, Helvetia sacra. — C. Schnitt, Wappenbuch. — E. A. Stückelberg, Basler Denkmalpflege. — Denkmäler zur Basler Geschichte. — Das Wappen in Kunst und Gewerbe. — R. Wackernagel, Geschichte der Stadt Basel. — Chr. Wurstysen, Basler Chronik und Wappenbuch. — Basler Armorial des Berliner Zeughauses.

Les Commandeurs de l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean de Mulhouse

par

ERNEST MEININGER

La date exacte de l'établissement à Mulhouse de l'ordre hospitalier des chevaliers de St-Jean-de-Jérusalem n'est pas connue, mais remonte certainement à la fin du XIIme siècle. En effet, l'ordre possédait déjà, avant 1249, la moitié de la cour des nobles de Gliers, sur la place de la Concorde actuelle, ainsi que d'autres biens y attenant.

Quelques années après la destruction du château-fort épiscopal, pris en 1261 par Rodolphe de Habsbourg avec l'aide des Mulhousiens, les chevaliers de Saint-Jean cédèrent leur établissement aux religieux Augustins et allèrent se fixer dans la ville haute, dans un vaste enclos touchant audit château-fort. Les terrains qu'ils occupèrent étaient alors encore hors de l'enceinte murale de Mulhouse et n'y furent

englobés qu'au siècle suivant, après que promu ville, l'ancien village dut s'étendre à la fois au nord et au sud, par suite de l'accroissement de sa population.

Les chevaliers de Saint-Jean élevèrent, sur leur nouveau domaine, une église qui fut inaugurée le lundi de Pâques de l'année 1269. Un mandement de frère Albert, ancien évêque de Ratisbonne, daté de Bâle de la même année, promit, du consentement de l'ordinaire, quarante jours d'indulgence, pour les péchés mortels, et cent jours pour les péchés véniels, à tous ceux qui, vraiment pénitents et après s'être confessés, visiteraient l'église de la commanderie de Saint-Jean à Mulhouse, le jour anniversaire de sa dédicace, à la fête de l'Assomption et à celle de Saint-Nicolas.[1]

Fig. 10. L'église de St-Jean de Mulhouse avant sa restauration.

La maison s'enrichit de donations et de legs considérables que lui firent les familles nobles de la ville et des environs, qui trouvaient à y pourvoir leurs cadets. Elle devint bientôt le plus riche des établissements religieux locaux : son enclos occupait la huitième partie de la superficie de la ville et elle possédait en outre un grand nombre de maisons et de biens fonciers à Mulhouse et dans la banlieue. Elle percevait des dîmes, des rentes et des redevances, en argent et en nature, dans beaucoup de villages du Sundgau.

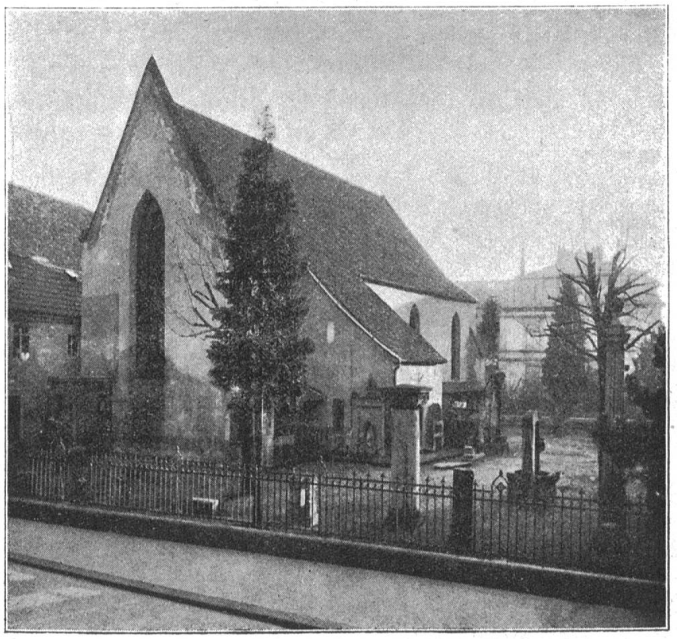

Fig. 11. L'église de St-Jean de Mulhouse transformée en musée lapidaire et archéologique (état actuel).

La commanderie de Mulhouse jouissait du droit d'asile.

L'orde s'implanta au XIII[e] siècle en Alsace dans différentes villes : à Soultz vers 1200, à Colmar vers 1210, à Friesen vers la même époque,[2] à Sélestat en 1265,

[1] X. Mossmann, *Cartulaire de Mulhouse*, t. I., N° 76.

[2] Cette maison fut réunie plus tard à Mulhouse et, en 1541, à Soultz.

à Rhinau en 1278[1], à Dorlisheim au XIII^me^ siècle, à Wissembourg au milieu du XIV^me^ siècle et, enfin, à Strasbourg peu après.

Un fait caractéristique pour les commanderies de Mulhouse et de Soultz, c'est que de bonne heure, soit dès 1284, elles possédaient, sauf de rares exceptions, un commandeur en commun, qui résidait tantôt dans l'une tantôt dans l'autre ville. On peut en inférer que là où notre liste des commandeurs de Mulhouse présente des lacunes, elles sont à combler, sauf preuve du contraire, avec celle des dignitaires de Soultz.

La Réforme modifia singulièrement en Alsace l'existence des établissements de l'ordre. Il fallut les grouper et donner un chef commun à plusieurs d'entre eux. C'est ainsi que Soultz, Colmar et Mulhouse n'eurent plus qu'un commandeur qui résida dans la première ville. La maison de Mulhouse fut dès lors administrée par un *Schaffner* ou économe, et les commandeurs n'y firent plus que de rares apparitions. Le premier de ces économes, tous bourgeois protestants de la ville, fut Jean-Jacques Spiess, tué en 1547 par son successeur Werner Wagner, qui l'avait remplacé en 1546 et qui fut destitué de ce chef et remplacé par Gaspard Cuntz (qui mourut bourgmestre en 1585).

Le dernier économe fut Jean-Henri Benner qui, en 1798, lors de la vente des biens communaux décrétée à la suite de la réunion de Mulhouse à la France, acquit la commanderie et ses dépendances, qui restèrent dans sa famille jusqu'en 1894, année où la ville, aidée par le concours financier d'amis éclairés de notre histoire locale, fit l'achat de la vieille église et des baraques plus récentes bordant la Grand'Rue (voir fig. 10, état vers 1870, phot. G. Dardel). Grâce à une subvention du gouvernement, la vieille église fut dégagée et restaurée. Classée ensuite comme monument historique, elle abrite aujourd'hui un intéressant musée lapidaire et archéologique, confié à la gestion du Musée historique de Mulhouse (voir fig. 11).

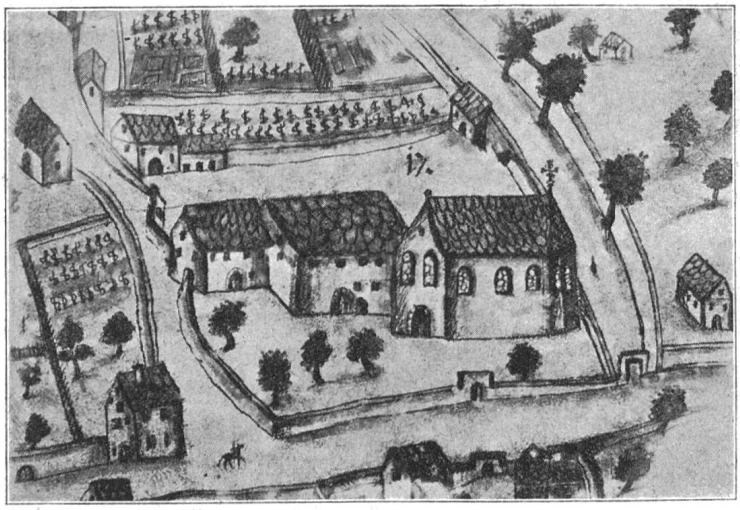

Fig. 12. La Commanderie de St-Jean de Mulhouse vers 1480.

Des différents bâtiments qui constituaient jadis la commanderie de Saint Jean à Mulhouse, l'église est le plus ancien. Les fouilles pratiquées à l'intérieur du vieil édifice, lors de la restauration de 1894, ont permis de constater les modifications et agrandissements qui y ont été apportés à différentes époques. C'est ainsi qu'on mit à jour les fondations d'une ancienne abside, qui semble bien avoir été celle de 1269. D'un autre côté, on découvrit l'orifice d'un puits comblé, dont la

[1] Cette commanderie disparut après 1571.

présence à l'intérieur du bâtiment primitif constitue un problème assez difficile à résoudre. On a voulu y voir une source miraculeuse exploitée par les chevaliers, mais il nous semble plus probable que ce puits dépendait, avant 1261, de l'ancien château-fort épiscopal, peut-être comme abreuvoir à l'usage des bestiaux au pâturage hors de l'enceinte du bourg.

L'aspect que présentaient, dans la seconde moitié du XV^me^ siècle, la commanderie et l'église de la maison de Mulhouse nous a été conservé par un vieux plan cavalier de notre ville, datant d'après 1492 (voir fig. 12).

Lorque Mathieu Mérian prépara sa *Topographia Helvetiæ, Rhætiæ et Valesiæ*, qui parut en 1642, il s'adressa à son ancien condisciple et compatriote Jacques Henric-Pétri, bourgmestre de Mulhouse, pour lui demander de lui fournir un plan de la petite république. Dans sa réponse, datée du 23 novembre 1640, Pétri explique au célèbre graveur francfortois que les autorités possèdent bien à l'hôtel de ville un vieux plan, de très grande dimension, mais que les deux peintres locaux n'ont pas l'expérience ni le talent de rajeunir. Dans ces conditions, il a mandé auprès de lui Jean Ludin, de Bâle, un artiste récemment de retour des Pays-Bas, afin de le charger de compléter et de réduire l'œuvre en question au format in-folio. Malheureusement, Ludin ayant d'autres travaux urgents à exécuter, Pétri a fait faire par les deux peintres de la ville une copie du vieux plan signalé, qu'il envoie par l'entremise de Jean-Rodolphe Fæssh, imprimeur, de Bâle.

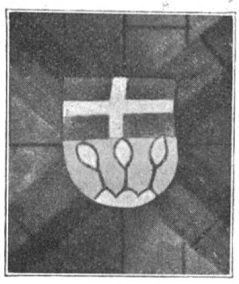

Fig. 13. Clef de voûte aux armes du Commandeur Marc Oeler dans la petite chapelle annexe de l'église (1492-1500).

Les deux peintres mulhousiens en question étaient les frères Jean-Thiébaut et André Bodan. Ils eurent à peine quinze jours pour s'acquitter de leur besogne, et durent, de ce fait, se contenter de reproduire sans autre tous les détails de l'original, n'y ajoutant que quelques rares édifices ou monuments postérieurs, tels que les deux maisons de tir, datant de 1579 et 1583, et la fontaine monumentale élevée sur la grande place en 1572.[1]

La date du plan original a pu être déterminée approximativement, grâce précisément à l'église de Saint-Jean dont nous donnons la reproduction. Vers la fin du XVI^me^ siècle, elle subit une transformation extérieure radicale due au commandeur Marc Oeler, en fonctions de 1492 à 1521. Celui-ci allongea l'église du côté nord-est, où il transfera le chœur, de sorte que l'entrée principale fut placée de nouveau au sud-ouest, comme au XIII^me^ siècle ; en outre, il ajouta sur la façade ouest une petite chapelle ou sacristie voûtée dont le cintre porte ses armes parlantes, à savoir : *d'azur à trois pavots tigés issants de trois coupeaux, au chef de gueules chargé d'une croix d'argent* (armes de l'ordre) (Fig. 13). En même temps les murs intérieurs furent ornés de fresques reproduisant des scènes de la vie de Saint-Jean et du Christ, dont les calques furent pris lors de la restauration de 1894.

Marc Oeler mourut le 8 décembre 1521. Il fut le dernier commandeur de la maison de Mulhouse avant la Réformation, qui eut pour conséquence le transfert définitif du siège de la commanderie à Soultz, resté catholique, et dont les com-

[1] La copie des frères Bodan est aujourd'hui au Musée historique de Mulhouse. Elle se trouvait à Berne, à la suite de pérégrinations inconnues, et fut offerte au Comité qui l'acquit, en 1890, au prix de Fr. 3750.—.

mandeurs ne firent ensuite plus que de rares apparitions dans notre ville devenue protestante, où leurs biens et immeubles furent dorénavant gérés par un économe, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Dans ces conditions, il est évident que l'église, telle que l'avait laissée Marc Oeler, ne subit plus de modifications et qu'elle resta inchangée jusqu'en 1894, comme la reproduit notre fig. 10. Les baraques en bois qui y sont adossées sont du XIX^me^ siècle, ainsi que la cheminée et les deux lucarnes du toit. Après 1798, le nouveau propriétaire avait installé dans l'église une brasserie, surmontée d'un grenier. Plus tard, elle fut louée à un forgeron. Il n'en fallut pas tant pour ruiner irrémédiablement les intéressantes fresques de Marc Oeler.

(à suivre).

Das Wappenbüchlein des Taurellus.

von Otto Hupp.

Nikolaus Taurellus, ein bedeutender Philosoph und Arzt, ward am 26. Nov. 1547 im damals württembergischen Mömpelgard als Sohn des Stadtschreibers geboren und starb am 28. Sept. 1606 als Universitätsprofessor in Altdorf an der Pest. Er hatte in Tübingen studiert und war dort Magister der Philosophie geworden. Doch bald widerten den klugen Mann die Spitzfindigkeiten der « duplex veritas » an, der Lehre von einer jedem zugänglichen, « philosophischen » und einer zweiten, nur dem Erleuchteten verständlichen, « theologischen » Wahrheit. Er wechselte den Leisten und ward 1570 Doktor der Medizin zu Basel, wo er bald Hochschullehrer wurde und daneben 1576 noch die Professur für Ethik erhielt. Taurellus hatte mehr Kopf als Körper, weshalb ein Basler ihn pries : « Oechslein zwar von Gestalt, bist Du ein Ochse an Geist ». Aber trotz dieser Anerkennung fand er auch hier keine Ruhe. Es hiess, er sei schlimmer als ein Türke und glaube an Nichts. Ein Fachmann, Jac. Christ. Iselin, s. s. Theol. Doct. und Prof., macht uns das verständlich : « Dieweil er aber einige ungewöhnliche sätze behauptete, und der philosophie mehr einräumen wolte, als die Theologi vertragen kunten, bekam er mit denselben händel . . . » So nahm er 1580 einen Ruf als Professor medicinae in Altdorf an. Noch ein Leibnitz stellte seine Werke neben die der beiden Scalier.

Seine schweren Bände medizinischen und philosophischen Inhalts stehen auf einem andern Brett. Hier haben wir es nur mit einem Duodezbändchen zu tun, das den kampfesfreudigen Gelehrten bei der menschlichen Schwäche des Versemachens zeigt. Die Biographen erwähnen es kaum und die heraldische Literatur kennt es nicht — soviel ich weiss — trotzdem es zwei Auflagen erlebte und ein richtiges und reizvolles Wappenbuch ist.

Der folgenden Beschreibung lege ich für die erste Ausgabe das Exemplar der Bayer. Staatsbibliothek (L. eleg. m. 777), für die zweite mein Exemplar zu Grunde [1].

---

[1] Letzterem ist eine andere Schrift des gleichen Verfassers beigebunden: Carmina Funebria, Quæ magnorum aliquot, clarorumque virorum felici memoriæ dicavit. Nic. Tavr. (so !) Noribergæ, Typis Christophori Lochneri, M. DCII. Daraus ist manches über persönliche Verhältnisse zu ersehen ; so erfahren wir z. B., dass Johannes Livaldus, der im Wappenbuch vorkommt, Sohn des Dr. Joh. Liwald, Senators zu Marienburg war und als stud. jur. am 17. April 1591 in Altdorf starb.